

— Que dis-tu, maître ?
 — Rien, dormons.
 Le lendemain, Lagdar demanda :
 — Quand retournerons-nous à R'hat ?
 François répondit évasivement :
 — Je ne sais encore... plus tard.
 Puis il se décida à s'expliquer de suite :
 — J'ignore si je reviendrai jamais à R'hat, reprit-il. Avant tout, réponds-moi, ai-je été un bon maître ?
 — Le meilleur.
 — Un véritable Moslem ?
 — Le plus parfait.
 — As-tu confiance en moi ?
 — Oui.
 — Merci, Lagdar ; maintenant, écoute-moi. Ce soir, dès que se lèvera la lune, nous partirons pour Gafsa ; veux-tu m'accompagner ?
 — Tu es mon maître, ô djemil, et je n'ai plus de famille ; je te suivrai partout où tu voudras.
 — Peut-être faudra-t-il nous séparer ?
 — Je t'obéirai.
 — A Lagdar, s'écria François vraiment ému, tu étais digne d'être le confident du bey des beys.
 — Je suis celui du djemil de R'hat, répliqua fièrement l'Arabe, du chef à qui vaincu les Touaregs, les ennemis de mon père.
 Dans la nuit du troisième jour, lorsque la lune montra son "œil blanc" au-dessus de l'horizon, il descendirent la montagne.
 Sans incident, ils dépassèrent les chotts et Tozeur.
 Si-Barkoud, à leur avis, avait certainement abandonné la poursuite.
 A Gafsa, où ils s'arrêtèrent, François ne se cachait plus.
 Ce en quoi il avait tort.
 Un après-midi, il errait par la ville, dans le quartier français, lorsqu'il sursauta.
 Sur le seuil d'une maison construite à l'européenne, un Arabe s'exerçait, les bras en l'air en l'air, en ces termes :
 — *Perdouné, missiou et dume... moi m'être trompé*
 Cette voix dure, François l'avait entendue déjà.
 L'Arabe s'étant retourné, il reconnut Si-Barkoud déguisé en marchand.
 Aussitôt, il revint à l'oasis.
 — J'ai changé d'avis dit-il à Lagdar, nous partons de suite.
 François était soucieux. Tout en courant vers Gabès, il se demandait s'il échapperait à la vengeance des Khouans qui ont des frères partout, jusqu'à Tunis, dans le palais du bey.
 Soucieux, il l'était de plus en plus, à mesure qu'on se rapprochait de Gabès, où il lui faudrait prendre une décision.
 — Pourquoi es-tu triste, djemil ? lui demanda Lagdar.
 — Tu le sauras bientôt, répondit-il.
 Un matin Gabès, apparut, la ligne bleue de la mer, les grèves resplendissantes au clair du soleil, les dix-sept marabouts enchaînés dans la forêt de palmiers qui roulaient à la brise.
 François mit pied à terre et dit :
 — C'est ici que nous devons nous séparer.
 Des larmes mouillèrent les yeux noirs de Lagdar, qui répondit avec la soumission de sa race à la fatalité :
 — Comme il te plaira !
 François caressait la crinière de Yacoub.
 — Et, — reprit-il, avec un sanglot dans la gorge, — je te donne mon cheval... que je ne puis emmener. Je veux que tu sois riche, Lagdar, car tu es un brave cœur et tu m'as bien servi. Je possède encore deux diamants, en voici un.
 D'un geste, Lagdar refusa.
 — Que ferais-je de la richesse, puisque je ne la partagerais pas avec toi ?
 — Prends, insista François ; c'est un ordre, sans doute le dernier, que je donne. Tu achèteras un lot de palmiers. Où comptes-tu te retirer ?
 — Dans mon pays, à Ghardaïa.
 — Ah ! tu es heureux, Lagdar, plus heureux que moi !
 — Djemil !
 Les deux hommes avaient les larmes aux yeux.
 — Il le faut, dit François.
 — Qui t'empêche de venir avec moi ?
 François tressaillit.
 C'était le bonheur, la paix, que lui offrait son serviteur.
 — Je dois obéir à la voix...
 — A la voix d'Allah ?
 — Oui... et à celle de la patrie, ajouta-t-il, à voix basse. Adieu.
 — Écoute-moi, Djemil, s'écria Lagdar. A Ghardaïa, il y a une porte qui s'appelle Bab-el-Biskra. Près de cette porte, se trouve une grosse pierre où viennent se reposer les pèlerins. Chaque jour, une heure avant le coucher du soleil, j'irai, jusqu'à ce que mes jambes puissent me porter, m'asseoir sur cette pierre... et je t'attendrai. Non pas adieu, au revoir.

En signe de deuil, il ramena le pan de son burnous sur sa tête, prit en main les deux chevaux et commença à redescendre la colline.
 — Yacoub ? cria François.
 L'animal, par une brusque reculade, s'échappa et revint au galop retrouver son maître.
 — Ah ! lui disait celui-ci, qu'il m'est pénible de me séparer de toi, pour toujours, mon Yacoub.
 Lagdar, accouru aussi, s'agenouilla.
 — Viens à Ghardaïa, suppliait-il, ô Moulay, non loin de la source, là où le gazon ne jaunit pas, je construirai moi-même notre gittoun.
 "La plus belle de nos filles sera fière de te choisir pour époux. Ensemble, nous chasserons la panthère et le lion... Viens !"
 Yacoub, d'un sabot impatient, labourait le sol.
 François, par-dessus les chotts, pareils, de cette hauteur, à des lacs immenses, aux bords frangés d'écume, regardait le désert, les sables incendiés, l'espace profond, d'un bleu intense et doux, où il aimait tant à chevaucher.
 — Viens, Djemil, répétait Lagdar, autrement Si-Barkoud et ses khouans diront que tu as eu peur... ils le feront croire aux Targuis.
 Pour des Touaregs, lui !
 François eut une minute d'hésitation.
 Ruiné, démasqué, il ne se sentait pas de force à recommencer la lutte.
 — Non fit-il enfin, je dois partir. Adieu.
 D'un pas rapide, il descendit vers Gabès.
 Il faillit se heurter contre des soldats qui traçaient une route.
 — Hé, l'Arbi, ricana l'un d'eux, est-ce que tu démenages !
 François, reconnaissant l'uniforme des compagnons de discipline, s'enfonça sous les palmiers de l'oasis.
 Là, il songea à examiner ses vêtements.
 Son burnous s'effiloçait ; ses bottes perdaient la semelle, et, de rouge, sa chechia tournait au jaune.
 Il consulta sa bourse : trois piécettes d'or et deux douros, en tout vingt-cinq francs environ de monnaie de France.
 Avec sa croix de la Légion d'honneur, sauvée du naufrage, c'était tout son avoir.
 Que de revers en quelques semaines ! quelle chute !
 Il s'assit, à l'endroit le plus solitaire, et, le front dans les mains, attendit le soir.
 Seulement lorsque s'alluma la première étoile, il s'achemina vers la ville.
 Il lui fallut passer près des jardins de son ancien ami Ibrahim à qui, par orgueil, il avait enlevé Sacha.
 Sacha, il la revoyait, si belle, en ses voiles, rose comme la fleur du grenadier nouvellement ouverte, et si aimante, délaissant, pour lui plaire, la maison où elle vivait heureuse.
 Sacha, Sultana et les autres il eut l'intuition d'avoir comme lassé le destin.
 — Allons, se dit-il, marche, caïd de R'hat !
 Bientôt, le bâton à la main, les bottes blanchies par la poussière des sentiers, il entra dans Gabès.
 La ville, aussi, s'était transformée.
 Une voie nouvelle s'ouvrait, large et propre, bordée de maisons, de cafés et magasins, qui filait vers la mer dont on entendait le souille régulier et puissant.
 Des soldats, par groupes, musardaient sur la place.
 Le piano d'un café-concert envoyait ses joyeux flonflons à la rue.
 Des zouaves, attablés, chantaient en s'accompagnant de leurs sabres :
 Un verr' de vin, deux verr's de vin
 Ça vous met l'cœur en train.
 Ce refrain de route, qu'il avait si souvent entonné jadis avec les camarades, le prit au cœur.
 Il s'éloigna d'un pas rapide.
 Bientôt, il revint le marabout d'où l'avait fait évader Luc Marastoul. Sa destinée l'y ramenait, plus malheureux, peut-être, que lorsqu'il avait fui la prison militaire, plus, certes.
 Devenu fataliste, il murmura :
 — Mektoub ! (c'était écrit)
 Alors en ces lieux où tout lui rappelait son passé, un nom jaillit à sa mémoire, celui de Spiro, le mercanti contrebandier qui l'avait présenté à Barker.
 Qu'était devenu Spiro ?
 Vainement, n'en pouvant croire ses yeux, François chercha la baraque en planches.
 A sa place, s'élevait une hôtellerie.
 Son étonnement redoubla, lorsque, au comptoir de la buvette, il aperçut, habillé à l'européenne, un Spiro bedonnant, gras comme un moine, qui trinquait avec un officier.
 — Le diable a réussi, se dit-il.
 Il n'eut pas même l'idée de s'en faire reconnaître.
 Que lui importait Spiro, à cette heure ?
 Il entra chez un mercanti et acheta du pain et des fruits.